

L'*Ancient Israel* de Grabbe est un livre tout à fait remarquable. Il précise avec sérieux et clarté la méthodologie qu'il s'agit d'appliquer en histoire d'Israël. L'auteur se positionne, à juste titre, comme un historien attaché à une analyse aussi neutre que possible des sources dont il dispose. La préférence donnée aux sources primaires ne l'empêche pas de considérer que, dans certains cas, les sources secondaires — en particulier la Bible — peuvent être pertinentes.

Dans les chapitres consacrés aux différentes périodes de l'histoire ancienne, le lecteur ne pourra qu'être frappé par le caractère encyclopédique de la présentation des données et de leur analyse. On peine à trouver un dossier qui n'aurait pas été abordé par l'auteur ou un cas où son excellente connaissance de l'état récent de la recherche serait prise en défaut. Le tout est finalement appuyé par une bibliographie monumentale de près de soixante pages. Cet ouvrage constitue donc une mine de renseignements particulièrement précieuse pour toute personne intéressée à l'étude sérieuse de l'histoire d'Israël.

JEAN-DANIEL MACCHI

Religion, Empire, and Torture. The Case of Achaemenian Persia, with a Postscript on Abu Gbraib,
B. LINCOLN, Chicago – London : The University of Chicago Press, 2007.

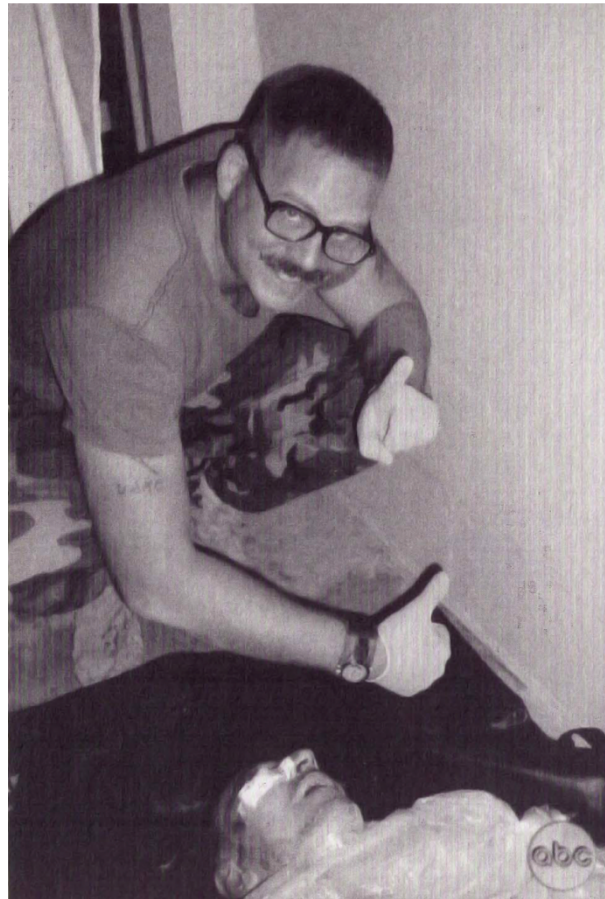
Dans un essai court, d'une érudition percutante, Bruce Lincoln interroge le rapport qui unit « discours religieux » et « ambitions impérialistes ». Loin d'être apolitique, le propos du fameux professeur d'histoire des religions de l'Université de Chicago vise à éclairer une problématique des plus actuelles, celle d'une idéologie tirant ses sources de la Bible et des anciens, qui sous-tend la politique étrangère de Georges W. Bush à la tête d'un « Empire » comparable, sous bien des angles, à celui de la Perse achéménide (~ 550-330 avant n.è.), fondé par Cyrus. L'exemple perse nous ramène à la puissance hégémonique la plus importante du monde antique (avant l'avènement de l'Empire romain). L'« ambition impérialiste » des Perses, leur constante politique d'expansion territoriale (de l'Hindou-Kouch à la Méditerranée, Égypte et Asie Mineure incluses), est également soutenue, comme le montre Lincoln, par un discours de type religieux. S'appuyant sur les recherches de Marijan Molé et (plus récentes) de Clarisse Herrenschildt, Lincoln nous apprend que « la Perse achéménide s'est perçue elle-même comme un instrument choisi par Dieu dans le but de sauver le monde et, par ce biais, comme le bienfaiteur suprême des peuples qu'elle conquérait ». Une telle analyse, poursuit-il, « suggère des comparaisons avec des données contemporaines » (p. xv, notre traduction).

Comme point de départ, Lincoln expose un paradoxe. Les rois perses se plaisent à parsemer leur territoire de « jardins de délice » (*paridaida*, paradis) en lesquels règne l'ordre le plus merveilleux. Ils se présentent ainsi comme les restaurateurs de l'harmonie originelle de la création. Mais d'autre part, les moyens moins « harmonieux » par lesquels, dans la réalité des faits, ces mêmes rois parviennent à leurs fins (au « paradis »), sont bien évidemment des guerres et des tortures, souvent particulièrement cruelles.

Les cinq premiers chapitres abordent des questions essentielles relatives à la cosmologie qui se laisse percevoir à travers les inscriptions royales de cette époque. Par là on accède au cœur du discours par lequel le politique légitime ses actions. Ce parcours permet de dresser un précieux état des lieux du savoir actuel sur l'histoire et la religion des Achéménides. L'auteur interroge : 1) la manière dont les Achéménides envisagent leur place dans le cosmos, à savoir au centre ; 2) le statut moral qu'ils s'octroient en regard des autres nations, à savoir un statut moral supérieur, celui de défenseur de la « vérité » (*arta*) ; 3) leurs conceptions relatives à la création du monde, un monde d'abord parfaitement harmonieux et lisse, établi par le « Seigneur-sage » (Ahura-Mazda), puis perturbé par l'assaut de « forces du mal » et dès lors défini par la lutte permanente entre le bien et le mal, entre la « vérité » et le « mensonge » (*drauga*) ; 4) le rôle que les rois perses s'arrogent dans une telle cosmologie. Lecteur précis aussi bien des textes vieux-perses que des textes avestiques plus tardifs, Lincoln parvient à montrer comment les Achéménides se pensent en acteurs privilégiés d'une lutte cosmologique, en promoteurs par excellence de la « vérité » (*God's chosen ones*) et comment toutes leurs actions se trouvent en quelque sorte « légitimées » par ce but ultime qu'est la restauration de l'ordre parfait et originel de la création.

Une telle idéologie permet de justifier certains actes d'évidence moins louables. Lincoln, au chapitre six, se penche sur une méthode de torture particulièrement répugnante, mais riche de sens. Cet exemple lui permet de jeter un pont en direction de la problématique plus actuelle développée dans la « postface », c'est-à-dire l'usage de la torture par l'armée américaine à Abu-Ghraïb, comprise comme servant la cause du « bien » contre le « mal », dans le contexte récent de la seconde guerre en Irak. L'exemple antique provient de Ctésias, médecin grec du roi perse Artaxerxés II (fin du V^e siècle avant n.è.), qui rédigea une histoire des Perses dont seuls des fragments nous sont parvenus, notamment grâce à la *Vie d'Artaxerxés* de Plutarque, où le supplice en question est décrit (XVI,2-4). Dans le conflit qui opposait Artaxerxés à son frère, Cyrus le jeune, celui-ci fut mortellement blessé par un soldat du nom de Mithridate. La mort du « rebelle » (Cyrus) fut néanmoins attribuée au roi vainqueur, ce dont

Mithridate s'offusque en public lors d'un repas bien arrosé. Pour cette offense, il est accusé de « mensonge » et condamné à mourir d'une mort lente et atroce qui puisse révéler aux yeux de tous la nature « mensongère » de l'impudent. Le corps de Mithridate est donc enfermé à l'intérieur de deux auges ajustées l'une sur l'autre. Seuls en sortent sa tête, ses mains et ses pieds. Il est alors forcé de boire un mélange de lait et de miel. « La corruption et la pourriture dans lesquelles il est plongé engendrent une quantité prodigieuse de vers qui lui rongent tout le corps et pénètrent jusque dans les viscères. Quand on est bien assuré de sa mort, on ôte l'auge supérieure, et l'on trouve ses chairs mangées par ces insectes, qui sont attachés par essaims à ses entrailles, et qui les rongent encore. Mithridate, consumé lentement par ce supplice, mourut à peine au bout de dix-sept jours » (traduction D. Ricard, 1827).



Le Sergent Charles Graner posant devant le corps emballé dans la glace du prisonnier irakien Manadel al-Jamadi, battu à mort durant son interrogatoire à Abu Ghraib. Photo non datée obtenue par ABC News (AP/Wide World Photos/ABC News : APA7758991) ; tirée de B. LINCOLN, *Religion, Empire, and Torture. The Case of Achaemenian Persia, with a Postscript on Abu Ghraib*, Chicago – London : The University of Chicago Press, 2007, p. 106.

Le sens symbolique de cette torture est analysé en détail par Lincoln. Le dispositif de l'auge a pour fonction de démontrer comment Mithridate, auquel n'est pourtant donné qu'une nourriture « exquise et pure », sensée ne pas produire d'excréments, est en vérité rongé de l'intérieur par les agents du « mal » et du « mensonge », par ces vers et cette vermine qui entraînent sa mort. L'image de son corps et de ses chairs putréfiées devient la démonstration de son mensonge : Mithridate est pourri car Mithridate est pourriture.

Lincoln, en fin de compte, questionne ce contraste paradoxal entre l'image idéale que les Achéménides se donnent d'eux-mêmes et l'image des viscères dévorées du malheureux supplicié. Un raisonnement qui se laisse facilement transposer à l'analyse des images de tortures d'Abu-Ghraïb. Rappelons pour conclure, avec Lincoln, qu'au lendemain de la « victoire » américaine en Irak, George W. Bush devait prononcer un discours célèbre parsemé de citations du prophète Isaïe. Des citations qui, une fois replacées dans leur contexte (Is. 61,1), évoquent précisément l'avènement d'un monde meilleur et désormais affranchi du mal grâce à l'intervention du « messie de Yahvé », Cyrus le Perse.

DANIEL BARBU

Le dernier païen. Mémoires de Sulpicius Alexander, agens in rebus (331-420), F. PASCHOUD, Nice : Éditions Bénévent, 2008.

Professeur de langue et littérature latines à l'Université de Genève pendant 34 ans, François Paschoud est à la retraite depuis quelques années. Non content de poursuivre de savantes recherches sur les historiens de l'Antiquité tardive dont il est un des spécialistes et éditeurs les plus réputés, le voici désormais auteur d'un roman historique construit comme un oracle, dont le sens se dévoile peu à peu, élément par élément, toujours après coup.

« F. P. » (*sic*) met en scène, en introduction de ce « thriller tardo-antique », la découverte d'un très vieux manuscrit dont le propriétaire lui interdit sous serment de faire une copie. « F. P. » n'a que le loisir de lire et de traduire ce texte inédit et extraordinaire, qui contient les mémoires possiblement autographes du « dernier païen ». Le manuscrit lui-même part en fumée au-dessus de Lockerbie en 1988, dans le vol Pan Am 103. « F. P. » étant François Paschoud, il fallait s'attendre à ce qu'il copie malgré tout certains passages, dont il nous donne les textes latins (parfois en édition critique),